Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

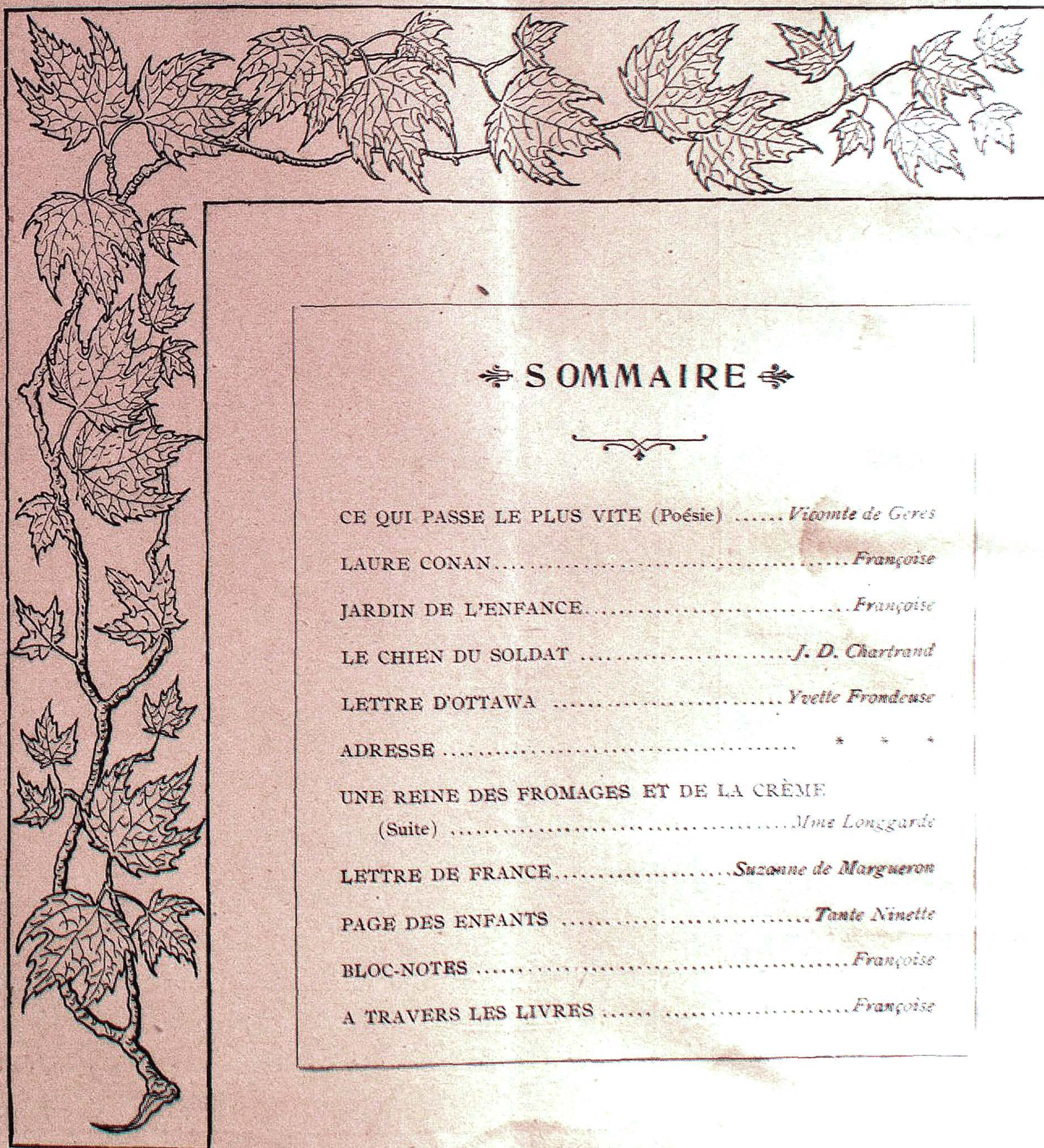
DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - - Quinze francs
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.



SOMMAIRE

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

"LES CONTEMPORAINS"

Revue hebdomadaire illustrée
de 16 pages in-8°

Abonnement : Un an, 6 francs ; le numéro, 0 fr. 10.—Spécimen sur demande.

Biographies parues en Juin 1903 :

L'empereur Joseph II.—L'amiral Villaret de Joyeuse.—Liszt, pianiste et compositeur hongrois. — Claude Chappe, inventeur du télégraphe aérien.

Biographies à paraître en Juillet 1903 :

Mme Récamier.—Longfellow, poète américain. — Le bienheureux Perboyre, martyrisé en Chine.—Chapu, sculpteur.

Photographies de tous genres

QUERY FRERES

Photographes

10 Côte St-Lambert - Montréal

FEU **MARINE**

Insurance Company of North America

DE PHILADELPHIE

Capital payé - $3,000,000.00
Actif - - $10,079,478.00

ROBERT HAMPSON & SON
Agents Généraux
Bâtisse "CORN EXCHANGE"
39 RUE ST - SACREMENT, Montréal



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco - Americain
162 Rue St-Denis, Montreal
Bell, Est 1744.

THEATRE NATIONAL
EN FRANCAIS
1440 Ste-Catherine. George Gauvreau Prop.

Semaine du 6 Juillet

MARTYR

Les trois premiers jours.

Les DEUX ORPHELINES

Les trois derniers jours.

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix: 5c
A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Fleurs Fraiches !

Reçues tous les jours chez

LOUIS AERTS

Le Fleuriste des Theatres
16 7 RUE STE. CATHERINE
Tél. Bell Est 1949
Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

MADAME M. BOUDET

Professeur de Coupe
et de Couture . .
663 RUE ST-DENIS

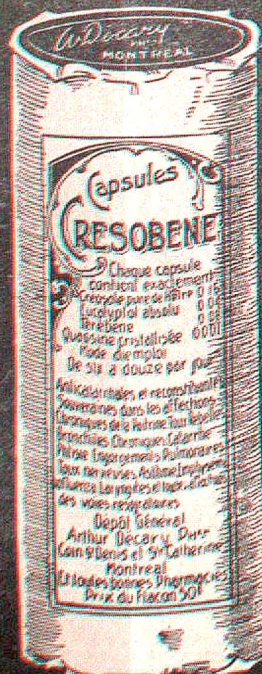
(Cours spécial pour les couturières qui n'ont pas de méthode de coupe. Pour toute information s'adresser à Mme Boudet, 663 rue St-Denis. Tél. Bell, Est 1966

CONSOMPTION

TOUX
RHUMES
ASTHME
BRONCHITES
TUBERCULOSE

GUERIS PAR LES

CAPSULES CRESOBENE



En usage dans les Hopitaux les communautés Religieuses et recommandées par Messieurs les Medecins

SE VENDENT DANS TOUTES LES PHARMACIES AU PRIX DE 50 CENTINS LE FLACON, EXPEDIEES FRANCO PAR LA POSTE, AU CANADA ET LES ETATS UNIS, SUR RECEPTION DU PRIX

ARTHUR DECARY PHARMACIEN
1688 RUE ST CATHERINE
MONTREAL.

2me ANNÉE—No 7 SAMEDI, 4 JUILLET 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT : UN AN - - - - - $2.00 SIX MOIS - - - - - 1.00 Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER : UN AN - - - Quinze francs SIX MOIS - - - 7 frs 50. Strictement payable d'avance.

CE QUI PASSE LE PLUS VITE

—Père, qui passe le plus vite ?
Est-ce le fleuve ? Est-ce le vent ?
Est-ce l'étoile qui gravite
Et s'enflamme en sillon mouvant ?

Est-ce la nue ou la fumée ?
L'hirondelle sifflant dans l'air ?
La fusée en gerbe allumée ?
Est ce la foudre ? Est-ce l'éclair ?

Le torrent ? L'ardente avalanche ?
Le plomb rapide et meurtrier ?
Le brick gonflant son aile blanche ?
L'homme penché sur l'étrier ?

Le sable arraché de la grève ?
La frêle bulle de savon ?
Le fil de la Vierge ? Le rêve ?
La feuille morte ? Le ballon ?

—Mon fils, que l'avenir t'évite
Ce savoir doux et douloureux !
Non, ce qui passe le plus vite,
Enfant, ce sont les jours heureux !

VICOMTE DE GERES.

Laure Conan

COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Académie française vient de décerner un prix à la dernière œuvre de notre compatriote, Laure Conan. A cette occasion, le *Journal de Françoise*, dont elle est la collaboratrice active, lui présente ses plus chaleureuses comme ses plus sincères félicitations. Rien ne manque aujourd'hui à la célébrité dont jouit parmi nous notre populaire auteur, et, cette distinction, conférée dans le temple de la Littérature lumineuse et raffinée, est la consécration de son beau talent

Nous y voyons encore un honneur pour toutes les canadiennes-françaises, en même temps que la sanction donnée aux efforts tentés vers l'Art par les femmes de lettres de notre pays.

Jardin de l'Enfance

LE Jardin de l'Enfance, dirigé par les religieuses du couvent de la rue Fullum, a annoncé son intention de ne plus recevoir les enfants du sexe masculin qu'on leur avait confiés jusqu'ici.

Il est bruit que d'autres institutions de ce genre suivront bientôt cet exemple.

Plusieurs mères de famille sont venues me parler de cette décision nouvelle, en me demandant d'être l'interprête de leurs regrets relativement à cette fermeture.

Rien ne saurait peindre le désappointement qu'elles en ont éprouvé. Avec quelle confiance et quel abandon, elles avaient, jusqu'à présent, confié leurs garçonnets à la garde fidèle et sage des bonnes religieuses, sachant avec quelle intelligente douceur on prenait soin d'eux, et n'ayant jamais été déçues à cet égard.

Mais voilà, aujourd'hui, que les sœurs parlent de charger les Frères de la Doctrine Chrétienne de ces devoirs, et les mères s'inquiètent à bon droit, d'un pareil changement.

Elle ont raison de protester.

Les petits enfants jusqu'à dix ans, au moins, ont besoin autour d'eux de soins et d'affection de femmes. Ce sont elles qui peuvent le mieux façonner ces jeunes cœurs et mettre dans leur intelligence les notions qui doivent produire plus tard de si bons résultats.

Les Jardins de l'Enfance, sont très florissants à Montréal, et donnent aux parents la plus grande satisfaction ; la mère, trop occupée par les soucis d'une vie laborieuse et surchargée de travaux divers, est toute heureuse de songer, au milieu de ses préoccupations, que, dans une salle spa-

cieuse, aérée, son enfant jouit non seulement des avantages d'une surveillance incessante, mais d'une affection quasi-maternelle aussi bien. Ne vaudrait-il pas mieux laisser tel qu'il est un système dont personne n'a eu à se plaindre?

A la rue Fullum, la communauté déplore l'exiguïté du local qui lui est réservé, et les religieuses, qui viennent y faire leur retraite annuelle seront mal logées si on ne leur abandonne les pièces consacrées aux enfants.

Ces bonnes raisons ne répondent pas, selon moi, à l'esprit de sacrifice et de dévouement dont les sœurs nous ont donné l'habitude et, j'espère que les directrices des Jardins de l'Enfance reconsidèreront leur décision.

Le zèle le meilleur les anime; elles verront, dans cet apostolat de l'enfance, le moyen le plus sûr de l'exercer dans sa plénitude, et elles ne regarderont pas aux sacrifices qu'elles devront s'imposer pour continuer jusqu'au bout, la tâche qu'elles ont si bien commencée.

FRANÇOISE.

N.B.—Depuis que cet article a été écrit, il a été décidé à la satisfaction des parents, que le Jardin de l'Enfance, situé sur la rue de Montigny, recueillerait les enfants de la rue Fullum, en attendant que l'on construise, à Hochelaga, un asile pour l'enfance assez spacieux pour les recevoir tous.

FR.

Les toilettes de L'Impératrice Joséphine

M. FRÉDÉRIC MASSON continue ses études sur les femmes du Premier Empire. Il vient de donner une page curieuse sur l'impératrice Joséphine.

L'on sait que Joséphine provoqua souvent les colères de l'Empereur par ses dépenses pour ses toilettes; elle ne savait pas compter et adorait les fanfreluches.

Voici ce que M. Frédéric Masson écrit, dans la *Revue des Deux-Mondes*:

En une année, Joséphine achète vingt-trois grands aunages de dentelles, sept grands habits, cent trente-six robes, vingt châles de cachemire, soixante-treize corsets, quarante-huit pièces d'étoffes quatre-vingt-sept chapeaux, soixante douze paires de bas de soie, neuf cent quatre-vingt paires de gants, cinq cent vingt paires de souliers.

Les reports, d'un exercice sur l'autre, des dépenses arriérées, sont tels en effet, que pour se rendre compte de l'argent employé par Joséphine pour sa toilette, il faut—mettant de côté même les liquidations de dettes, obligatoires tous les deux ans et dont certaines dépassent le million,—prendre les chiffres globaux de six années. Et alors, on trouve que, en six ans, il y a eu de dentelles, pour 225,906 fr. 18 (cela ne comprend pas les grandes dentelles payées sur la cassette de l'Empereur): et autres dépenses en modes, étoffes de soie, confections de robes, etc., pour le montant fabuleux de 1 million cinq cent mille francs! sans compter les dettes, sans comprendre rien des parures du sacre ou des grandes cérémonies officielles pour lesquelles l'Empereur alloue des crédits spéciaux. Sur ces 1,500,000 fr., Leroy, le grand couturier, touche, en cinq ans, exactement la moitié: 766,476 fr. 73. Il n'est donc pas, comme on l'a cru, l'unique habilleur de Joséphine, s'il est le plus important et le plus célèbre.

Leroy ne surfait point la façon: c'est 18 francs pour une robe, même une robe de cour.—En 1750, cela se payait 12 livres chez les grands (soit 14 fr. 40), l'augmentation est donc médiocre.—Mais, où Leroy se rattrape, c'est aux étoffes et aux garnitures, qui font monter les robes à 2,000 et 3,000 francs.

C'est ainsi qu'il atteint pour l'impératrice ce chiffre de 130,000 francs par année. Encore trouve-t-il que c'est peu de chose et ose-t-il s'en plaindre à l'Empereur lui-même. "Un jour, a dit Napoléon, que j'examinais un trousseau de famille fourni par lui, il osa m'entreprendre, moi à qui cent sous on ne mangeait pas dans la main. Il fit ce que personne en France n'eût osé tenter, il se mit à me démontrer fort abondamment que je ne donnais pas assez à l'Impératrice Joséphine, qu'il devenait impossible de l'habiller à ce prix. Je l'arrêtai au milieu de son impertinente éloquence d'un seul regard. Il en demeura comme terrassé."

La vie politique est une école de scepticisme.

HECTOR FABRE.

L'Influence de la Suggestion

Une revue psychologique anglaise rapporte un curieux fait de suggestion.

M. Slosson de l'Université de Wyoming, voulant démontrer une fois de plus la puissance de la suggestion, fit un jour une expérience des plus probantes.

Après avoir préparé une bouteille remplie d'eau distillée soigneusement enveloppée dans de la ouate, il expliqua à ses auditeurs qu'il voulait savoir avec quelle rapidité un odeur se diffusera't dans l'air de l'amphithéâtre. Il les priait donc de lever les mains aussitôt que l'odeur pourrait être aperçue.

Puis M. Slosson enleva le coton de la bouteille avec précaution et versa un peu du contenu du flacon. Il prit alors une montre à secondes et attendit le résultat.

Au bout de 15 minutes, la plupart de ceux placés près du professeur levèrent la main. En 40 secondes, l'odeur se répandit jusqu'au fond de l'amphithéâtre par ondes parallèles assez régulières.

Enfin, au bout d'une minute plusieurs des auditeurs du premier rang se trouvèrent gênés par l'odeur au point de quitter la salle.

N'est-ce pas un peu bien effrayant!

Un bouquet de Synonimes

Voulez-vous savoir sous quels noms différents l'on peut distinguer en français le produit pécuniaire du travail? *Salaire*, pour les hommes de journée; *paie*, pour les ouvriers; *gages*, pour les domestiques; *appointement*, pour les employés; *prélèvement*, pour les patrons; *honoraires*, pour les hommes de loi et les médecins; *émoluments*, ou *dimes*, pour le clergé; *coupons*, pour les obligataires; *dividendes*, pour les actionnaires; *trimestre*, pour les rentiers; *jetons de présence*, pour les administrateurs; *remise*, pour les boursiers; *prime*, pour les agents d'assurances; *prêt*, pour les soldats; *solde*, pour les officiers; *droits*, pour les auteurs; *retraite*, pour les pensionnés; *traitement*, pour les fonctionnaires; *indemnité*, pour les députés; *émargement*, pour les ministres; *liste civile*, pour le chef de l'Etat; *cachets*, pour les acteurs, et *droits des pauvres*, pour l'assistance publique.

Le Chien du Soldat

En 1878, O'Hara et moi, nous étions sergents-majors à la Légion Etrangère, lui, à la 1ère, moi, à la 2ème du 3. En détachement, nos deux compagnies marchaient ensemble.

O'Hara était un Irlandais instruit, bien élevé, engagé sous un faux nom, pour raisons de famille. Il avait les qualités et les défauts de sa race, le cœur bon et le coup de poing facile. Sensible à l'extrême, il s'apitoyait sur la moindre chose. Trop bon pour punir de sangfroid, il devenait très injuste et même terrible en colère. Il avait un attachement exagéré pour les bêtes et son bureau était une vraie ménagerie où les lézards, les caméléons, les chiens, les chats et les souris fraternisaient d'étrange manière. Dans l'isolement du désert, les affections humaines s'attachent à tout, même aux choses inanimées.

Nos deux compagnies se trouvaient alors à Géryville, un point perdu de la province d'Oran, en Algérie, à l'entrée du désert. La vie y était monotone, et pendant des semaines, des mois entiers, notre seule distraction était de nous protéger contre le terrible sirocco, qui nous visitait régulièrement tous les matins, à neuf heures, pour s'éteindre le soir, nous laissant du sable, plein nos soupes, nos baraques, nos narines et nos gorges.

Un jour, O'Hara me présente son nouveau favori, un joli petit chien, rond comme une boule, frisé comme un agneau, blond comme les blés. En grandissant, son poil s'ondula, son fin museau s'effila davantage, ses oreilles poussèrent droites et lisses à leur base, pour retomber, aux pointes, en deux touffes délicates d'une extrême mobilité. Sa queue, très animée dans la joie, se dressait, au repos, en un panache altier de soyeux poils dorés. Ses beaux yeux vifs, d'un brun profond et changeant, nous regardaient avec l'intensité d'une intelligence plus qu'humaine.

O'Hara donna le nom de "Puppy" à ce roquet et le dressa avec le plus grand soin, le faisant obéir au doigt et à l'œil. A deux cents mètres, il criait : Puppy ! et levait la main. Puppy, immédiatement se dressait sur ses pattes de derrière et s'approchait en sautillant gentiment. A cinquante mètres, il changeait de locomotion et marchait sur ses deux pattes de devant, comme un clown qui marche sur les mains. A cinq pas, il s'arrêtait, faisait une pirouette complète, puis se tenait bien droit, assis sur son siège, attendant le morceau de sucre de la récompense.

Mais à l'âge d'adulte, Puppy s'absentait souvent sans permission. Parfois ses absences illégales se prolongeaient plusieurs jours. Ces excursions printanières, qui dénotaient chez Puppy un tempérament excessif, l'entraînaient dans toutes sortes de compagnies, en des fleuretages, qui déplaisaient fort à O'Hara Un beau jour, furieux d'une certaine escapade idylique, réellement trop prolongée, il parvint à saisir le truand et le tenant par les deux pattes de derrière, il le lança, avec violence contre le mur de sa baraque.

La pauvre bête retombe insensible sur le sol, le sang lui sortant par le nez et les oreilles. O'Hara saisit alors le petit cadavre, encore palpitant, et le jette au loin sur un tas d'ordures. Puis il rentre chez lui, les larmes aux yeux, le cœur malade. Il reste longtemps plongé dans sa tristesse, puis se levant, il va une dernière fois dire adieu à son petit camarade, avant de l'enterrer.

Le chien, encore vivant, se plaignait, gémissait comme un enfant. O'Hara le prend dans ses bras, l'emporte dans sa chambre, le couche dans son lit, envoie chercher de l'eau blanche et des bandages à l'infirmerie, et panse délicatement la tête meurtrie de l'animal, après l'avoir soigneusement lavée.

Pendant quinze jours, le roquet fut entre la vie et la mort, et jamais malade n'eut de garde plus tendre que O'Hara, pour son chien. Enfin la santé est complètement revenue, Puppy devient aussi alerte qu'autrefois et l'attachement mutuel de ces deux êtres était réellement touchant.

Mais alors se produisit une chose étrange Le chien ne faisait jamais face à son maître sans y être appelé. Toujours, il se plaçait derrière lui, à deux pas. Dans un groupe, si O'Hara se tournait à droite ou à gauche pour parler à ses hommes, le chien suivait attentivement ses mouvements et maintenait constamment sa position et sa distance derrière lui.

Enfin, nos compagnies changèrent de garnison et nous allâmes aux grandes manœuvres. Un jour d'étape, où les vingt kilomètres de marche, annoncées la veille, s'étaient prolongés, comme cela arrive souvent, au-delà de quarante, par une chaleur torride, avec l'eau seule des bidons vite épuisée, le chien, exténué, se perdit dans la broussaille. O'Hara faisait peine à voir.

Nous restâmes un mois aux manœuvres et aucune nouvelle de Puppy. Il était irrémédiablement perdu, dévoré par les chacals peut-être.

A notre retour en garnison, à dix étapes de la région des manœuvres, tout le régiment était réuni au complet, quatre forts bataillons de plus de mille hommes chacun. Les seize sergents-majors, poussiéreux, brûlés du soleil, la longue capote de route au dos, sont en cercle, face au colonel, qui fait son rapport.

Soudain, O'Hara ressent au bas de son manteau, un léger tiraillement souvent répété, comme un appel à l'attention. Mais le sergent-major n'ose se retourne quand le colonel dicte ses ordres. Enfin dans un moment d'accalmie, il incline légèrement la tête à droite, et là, assis bien droit, se tenait Puppy, qui, impatiemment, à courts intervalles, mordillait le pan de la capote de son maître. O'Hara oublie à l'instant le rapport et tout le reste.

et quand le colonel, qui a remarqué sa distraction, lui dit de relire, il bafouille péniblement et ramasse quinze jours de consigne au quartier.

Mais cela importait peu, car Puppy était retrouvé. La sagace petite bête avait fait dix jours de marche en arrière pour rejoindre son maître.

En 1880, nous partîmes en colonne, à la chasse des révoltés périodiques du Sud-Orannais. Les chiens s'attachent facilement aux troupiers, qui les caressent, les attirent et les nourrissent. A chaque étape, nous en racolions de partout, et en quelques jours, nous en étions envahis, débordés. La nuit, impossible de reposer, avec les glapissements des chacals, dans la plaine, et les jappements des chiens au camp. Ce n'était que demi-mal, loin de l'ennemi, mais lorsque nous eûmes pris le contact, ça devenait un embarras réel.

Le fameux de Négrier, qui nous commandait, avait lui-même trois magnifiques bêtes de race. Mais, n'hésitant pas, il donna l'ordre un jour de tuer tous les chiens de la colonne et abattit lui-même les siens à coups de revolver, pour donner l'exemple.

La désolation était générale, mais il fallait s'exécuter.

O'Hara, ce soir là, prit son petit compagnon sous sa tente et le coucha sur sa couverture. Il ne dormit pas de la nuit. Le lendemain, au réveil, il prend son revolver, siffle Puppy pour la dernière fois, lui parle et le caresse doucement. La bête penche la tête à droite et à gauche en signe d'intelligence Elle semble comprendre car ses yeux regardent alternativement le visage sombre de son maître, et l'arme qu'il tient à la main.

Enfin l'assemblée sonne, il ne faut plus hésiter. Le canon du revolver est placé à l'oreille de Puppy, le coup part, la petite bête éclate, le corps s'écrase, se raidit, frémit un instant, puis c'est fini. Les yeux, restés ouverts, paraissent vivants et sont fixés tristement sur le visage de O'Hara, qui pleure....

Pauvre O'Hara, un an après, il était lui-même tué au Tonquin !

J. D. CHARTRAND.

LETTRE D'OTTAWA

Ottawa, 1er juillet.

VOUS êtes bien cruelle, ma chère directrice, d'insister pour avoir des nouvelles de la Capitale, lorsqu'elle est plus déserte que jamais et que les députés paraissent succomber au plus mortel des ennuis. Répondant à votre appel, j'ai fait une ou deux apparitions au Parlement : hélas, je n'ai pu y résister que quelques instants, tant c'était lugubre et assommant.

L'ennui s'y distille dans une atmosphère empestée ; tout là sent la fatigue et le harassement. Ils n'osent même plus rire, ces pauvres députés. L'un deux me disait l'autre jour qu'on n'avait pas ri à la Chambre depuis six semaines.

Cependant, je me demande humblement quel plaisir peuvent trouver ceux qui prolongent ainsi une session sans raison sans intention, sans dessein, uniquement pour le plaisir d'exercer un pouvoir négatif qui les console d'être privés du pouvoir exécutif.

En somme c'est un jeu d'enfant, cette tactique d'ennuyer ainsi le gouvernement. J'emploie à dessein un terme poli qui n'exprime pas entièrement tout ce que je veux dire.

Car après tout, ces empêcheurs de s'amuser qui sont une faible minorité se punissent eux-mêmes. Pour empêcher les ministres de jouir de leur vacance ils se condamnent péniblement au supplice sur les rocs brûlants d'Ottawa Mais rien n'y fait. L'espèce masculine est tellement entêtée qu'il n'y a moyen de rien lui faire comprendre. Quand la politique les tient, voyez-vous, nos députés, comme les amoureux, sont des fous.

Et les pauvres femmes qui les attendent au logis pour prendre des vacances, quel sort est le leur. On ne pense certainement pas à ces choses-là dans les caucus de l'opposition qui se multiplient sans apporter de solution.

J'ai presque envie de proposer un pétitionnement général parmi les femmes du Canada contre la longueur exagérée des sessions. Quelle belle œuvre à entreprendre ! D'abord, ce serait une économie d'argent considérable, et puis, je suis convaincue, que c'est une simple fausse honte qui pousse certains hommes publics à empêcher le peuple de trouver que leur traitement se gagne trop aisément. Si encore les lois étaient meilleures d'être ainsi triturées, d'être rabachées, ressucées et digérées. Mais non, elles sont tout aussi humaines et fragiles.

Qui donc ramènera un peu de vigueur dans ce relâchement général ?

Les votes se succèdent sans conviction ; ce sont toujours les mêmes qui ont confiance et les mêmes qui n'ont pas confiance. Tout dépend de quel côté ils sont assis. Avec un autre gouvernement, ce serait la même chose, en sens inverse. Comme disait cette bonne maîtresse de gymnase, quand vous savez faire le demi-tour à droite et qu'on vous commande le demi-tour à gauche, c'est tout à fait la même chose, excepté que c'est tout le contraire.

A Ottawa, ce ne sont pas les députés qui votent, ce sont les pupitres. On devrait compter 102 à droite et 50 à gauche et annoncer simplement que le gouvernement a une majorité de 52 pupitres.

Il n'est plus jusqu'aux votes qui, au commencement de la session, constituaient un élément de gaieté qui tournent au macabre à la fin de la session. Tous les chants sont connus et prennent un air vieillot, les "*Gendarmes*" ; l' "*Alouette*," "*Tous les chasseurs en étaient amoureux*," tous ces refrains, qui ont une certaine saveur le soir du premier vote, tombent désespérément à plat au quatrième mois de la session. Alors, on a recours à des distractions moins recherchées en attendant que les whips aient réuni les députés et que les canayens aient "déchargé" leur pipe pour rentrer dans la salle des séances. On se bombarde de projectiles indicibles. Le soir du vote sur la motion de M. Tarte, le dernier vote auquel j'ai assisté, l'exministre a reçu en même temps que l'annonce de la défaite de sa proposition l'envoi irrespectueux d'un gros oreiller vert lancé des banquettes supérieuses, de la Montagne. M. Tarte a

dû trouver la plaisanterie un peu lourde, mais il n'en a rien laissé paraître.

A part quelques excursionnistes américains, qui viennent de temps à autre peupler les galeries, les banquettes rougissent de leur vide.

A signaler seulement une petite réunion qui a eu un certain cachet, une partie de cricket sur la pelouse du Parlement, entre deux équipes, composées, l'une des membres du parlement, l'autre de membres de la galerie de la presse.

Disons tout de suite que les journalistes se sont fait absolument rouler. Avec une candeur beaucoup trop marquée pour être sincère, ils ont donné à entendre qu'ils n'avaient pas l'intention de disputer âprement la palme à ces messieurs des Communes dont ils étaient les hôtes dans l'enceinte sacrée. Mais, je n'en crois rien, ils m'ont semblé se débattre de leur mieux.

Les dames avaient été invitées et étaient venues en grand nombre, dans des toilettes claires et charmantes. Une tente était dressée et les journalistes ont fait les honneurs avec beaucoup de gracieuseté et d'empressement.

Le succès de la jeunesse a été sous la tente beaucoup plus marquée que sur la pelouse et devant les piquets.

L'athlétisme mène donc à tout, à condition de profiter des entr'actes.

YVETTE FRONDEUSE.

ADRESSE

(Nous sommes heureuse de nous rendre au désir qui nous a été exprimé de publier cette adresse, composée et récitée par Mlle Isola Lamalice, élève de l'Académie de Mme Marchand, à la distribution des prix de cette institution, le 23 juin dernier.)

Mesdames et Messieurs,

LE voyageur en quittant les endroits qui l'ont charmé, jette un long regard en arrière et revit par la pensée les jours heureux qu'il a passés.

Ainsi en est-il de nous qui naviguons sur l'océan de la vie : avant de lancer notre frêle barque sur les flots tumultueux du monde, il nous est doux de nous arrêter ici quelques instants pour contempler le charmant paysage qui s'enfuit loin de nous, et s'effacera bientôt devant nos yeux.

O chère académie ! berceau aimé de notre enfance, témoin de nos premiers pas dans la vertu et dans la science, nous te quittons avec regret pour continuer notre route, mais nous n'oublierons pas les leçons reçues sous ce toit qui a abrité notre première jeunesse ; toujours nous garderons le triple amour que tu as su cultiver dans nos cœurs : *l'amour de la religion, l'amour de la patrie, et l'amour de la famille.*

L'amour de la religion, nous le devons à nos vénérés directeurs. . . . Pendant de nombreuses années, notre embarcation avait été dirigée vers le port du salut par un habile pilote, qui l'avait protégée contre les écueils et les récifs. Aussi nos cœurs se sont-ils brisés en apprenant que nous serions privées de cette sage direction.

La nacelle s'en irait donc à la dérive. Sans guide et sans soutiens elle périrait certainement ! Comment pourrait-elle lutter contre les tempêtes qui la secoueraient sur la mer orageuse du monde ?

Non, Dieu ne laissa pas notre barque abandonnée au milieu des flots, un nouveau guide prit en main le gouvernail et nous fit continuer notre route interrompue quelques instants.

Unissons donc aujourd'hui dans un même sentiment de reconnaissance et d'affection toute filiale, celui qui fut le fondateur de notre académie, qui nous prodigua pendant de longues années son dévouement et ses forces, et celui qui veut bien continuer une tâche si rude. Merci à ces deux zélés ministres du Seigneur qui nous ont appris à connaître et à aimer notre sainte religion. . .

L'amour de la patrie nous fut inculqué par notre bien-aimée directrice et nos bonnes maîtresses qui se sont efforcées de nous faire connaître l'œuvre héroïque de nos illustres ancêtres. Combien de fois notre cœur n'a-t-il pas tressailli en proie à une indicible émotion, en entendant les récits des hauts faits d'armes de nos braves guerriers. Oh ! oui ! nous l'aimons notre beau pays avec ses forêts vierges, ses bois touffus, ses grands lacs, son majestueux St-Laurent. On nous a appris aussi à apprécier notre belle langue française, et pour nous en faire goûter davantage toutes les beautés, nous avons eu cette année un professeur de diction aussi dévoué qu'habile qui nous a initiées aux œuvres immortelles des poètes de notre ancienne mère-patrie, de la belle France !

Nous nous permettons donc de remercier publiquement aujourd'hui notre distingué professeur, en même temps que nos chères maîtresses.

Mais nous a-t on dit souvent, pour avoir du patriotisme, il ne suffit pas d'aimer son pays, il faut encore se rendre utile à la société ; pour cela il faut travailler à propager et à encourager l'instruction, c'est ce que nous nous proposons de faire plus tard dans la mesure de nos forces, imitant ainsi l'exemple de ces messieurs du clergé, et des amis de l'éducation qui veulent bien laisser là chaque année leurs multiples occupations pour venir nous couronner, applaudir nos modestes succès, et exciter ainsi une louable émulation parmi nous. Merci, messieurs, de cette marque de bienveillance à notre égard.

Merci, à monsieur le curé, qui tous les ans, à l'heure du départ, vient nous donner de sages et utiles conseils ; nous ne manquerons pas suivre ses paternels avis. Avec la foi nous ne nous écarterons jamais du vrai chemin. A l'exemple de Cartier, de Maisonneuve, de Champlain, nous placerons toujours la croix à côté de la voile de notre barque, nous rappelant sans cesse que le vrai patriotisme n'existe pas sans l'union de ces deux mots : Religion, Patrie.

L'amour de la famille, nos maîtresses nous l'ont donné par leur leçons qui nous ont fait comprendre les sacrifices que nos parents s'imposent pour nous faire acquérir une solide instruction.

Tout travail nous parait doux en songeant au sourire de nos mères lorsqu'elles verraient entre nos mains ces brevets qui nous ont coûté tant d'efforts.

O chers parents, nous allons maintenant vous dédommager de vos peines, vous serez fiers de vos filles, vous verrez que la nacelle naviguera toujours en droite ligne ; nous prendrons pour devise celle de Jeanne d'Arc : En avant ! toujours droit ! Le tricolore flottera gaîment à l'avant de notre barque, avec ces mots gravés en lettres d'or : Religion, Patrie, Famille. Les trois couleurs nous rappelleront notre but ; le bleu azuré sera l'emblème de notre foi, le blanc nous rappellera que notre vie doit être toujours immaculée, le rouge enfin symbolisera l'amour que nous devons toujours avoir pour notre cher foyer, et pour nos parents vénérés.

Allons mes sœurs, il faut partir : un dernier regard à tout ce que nous quittons, un dernier et tendre adieu à ceux qui nous ont aimés. Un dernier et filial baiser à notre bien-aimée directrice, qui fut pour nous une seconde mère, qui nous encouragea par ses conseils ; et après avoir arboré notre drapeau, redisons encore avec Jeanne d'Arc :

" EN AVANT ! "

Une Reine des Fromages et de la Crème

VI—(*Suite*)

Sous l'irrésistible influence de cette sympathie si naïve, la dureté de son humeur commençait à s'amollir. Et puis, quoiqu'elle demeurât obstinément immobile en observant le travail méticuleux du bon vieillard, la vue de ce pain commençait à lui faire sentir plus vives les tortures de la faim. N'eût été son orgueil, elle se fût volontiers élancée pour l'arracher des mains du vieux prêtre, et son regard, malgré elle trahissait son désir. Le père Sepp, en levant les yeux, rencontra ce regard affamé et tendit de nouveau instinctivement le morceau de pain. Ulrique hésita, le regarda en face, puis jeta un coup d'œil au pain et avança enfin la main pour le prendre. Pas un mot ne fut prononcé, mais le vieux prêtre avait remporté la victoire. Elle mangea le pain avec avidité, et il la regardait avec une joie profonde. Quand elle eut fini, elle poussa un long soupir.

"Je me sens mieux à présent, je crois que je pourrai encore dormir."

Elle appuya sa tête contre le tronc derrière elle.

"Oh ! pas ici !.... Vous ne pouvez-pas dormir ici !

— Et où voudriez-vous que j'aille ?

— Venez avec moi. Il y a beaucoup de chambres au presbytère Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas ?

—Je n'ai confiance en personne,—dit Ulrique d'un ton toujours maussade.

— Venez avec moi, répéta le Père Sepp.

Le ton dont le vieillard dit ces trois mots était si souverainement simple que le cœur de la jeune fille se fondit.

Elle se leva péniblement et, sans rien dire se laissa prendre par la main et conduire vers le village, comme si elle eût été un enfant.

VII

LA MAISON DE LA VIERGE.

C'est dans une sorte de stupeur qu'Ulrique se laissa conduire à travers tout le village, jusque tout en bas, plus loin que l'église ; ce fut seulement lorsqu'une porte se referma derrière elle qu'elle releva la tête. Ils étaient entrés dans un clos ombragé, séparé des prairies environnantes par un mur assez élevé, mais en ruines. Il y avait là une petite maison aux murs bien blancs, aux volets bien verts, si éclatante et si proprette qu'on eût dit un jouet fraîchement peint. Au-dessus de la porte ouverte une naïve image de la Vierge était barbouillée en bleu et en rouge sur le badigeon blanc. Tout autour le sol était recouvert de sable de rivière soigneusement ratissé, au delà duquel les herbes poussant à l'abandon faisaient contraste. Le reste de ce petit domaine se composait d'un verger tenant en même temps du jardin et de la cour. A gauche, en effet, à travers les arbres fruitiers, on distinguait des bâtiments rustiques et une pompe primitive, laissant couler son eau dans une auge, de bois, tandis qu'à droite un éclat confus de fleurs brillait à travers les interstices des planches d'une palissade et s'étendait jusqu'aux murs d'une seconde maison vaguement distincte à l'arrière-plan. Ce fut vers la maisonnette que le vieux prêtre se dirigea avec sa compagne, en faisant un léger détour pour ne pas déranger un chat gris qui lapait une soucoupe de lait posée à même le sable, et se baissant un peu plus loin pour donner une amicale caresse à un chien efflanqué qui rongeait paisiblement un os. Des moineaux ramassaient des miettes sur le seuil et il semblait qu'un déjeuner avait été servi là pour toutes les espèces de créatures vivantes.

Le Père Sepp appela une vieille femme qui conduisit Ulrique, vaincue par la fatigue, dans une petite chambre blanchie à la chaux où elle s'endormit sur "le lit de l'hôte" du presbytère.

Il était plus de midi lorsqu'elle s'éveilla ; le bon curé avait terminé son frugal repas ; mais il avait pris soin de faire tenir au chaud pour la jeune fille une bonne portion de soupe, de bœuf bouilli et de légumes. Assis en face d'elle pendant qu'elle mangeait, il se frottait les mains de plaisir à chaque bouchée qu'elle absorbait.

Ulrique n'avait plus le courage de lutter contre la bonté du pasteur et fut toute surprise de s'entendre bientôt causer doucement avec lui de son père, de sa présente détresse, et de l'ignorance absolue où elle était du gite où, le soir même, elle pourrait abriter son infortune. Alors le Père Sepp se frotta les mains un peu plus fort.

— Mais j'y ai pensé, - dit-il vivement —Vous pourrez coucher dans la Maison de la Vierge, c'est la seconde maison, là-bas, de l'autre côté ; elle est toute vide à présent, et il y a plusieurs chambres. Vous pourrez y coucher bien des nuits.

Quand Ulrique eut satisfait son appétit, le Père Sepp prit une grosse clé rouillée et se rendit avec elle, en traversant le verger, à la Maison de la Vierge, qu'elle n'avait fait jusque-là qu'entrevoir à travers les arbres. Chemin faisant, il lui expliqua que son prédécesseur, ayant fait bâtir le presbytère neuf, avait converti l'ancien, c'est-à-dire la Maison de la Vierge, en une espèce de laiterie que le curé avait le droit d'exploiter pour son compte ou de louer à quelque bon et honnête chrétien habitant le village. Le Père Martin, auteur de l'idée, avait pris le premier parti et avait fait de si bonnes affaires qu'il avait laissé à sa nièce un héritage fort rondelet. En prenant possession de la cure, le Père Sepp, déplorable spéculateur, après avoir en vain essayé d'allier la direction des âmes et celle de la laiterie, avait pris le parti d'affermer la Maison de la Vierge. Mais il s'était trouvé que les paroissiens très méritants qu'il choisit étaient d'aussi médiocres fermiers que lui-même, qu'ils avaient successivement échoué dans cette entreprise, et que, depuis deux ans, la maison et les étables étaient abandonnées.

Pendant qu'il parlait, Ulrique avait remarqué combien cet abandon était fâcheux, en raison de la richesse en fruits et en fleurs de ce clos dont aucune main ne dirigeait plus la culture, ne recueillait plus les produits, et qui avait pris l'aspect désolé des terrains étouffés sous la folle croissance des mauvaises herbes. Il y avait là de si

belles fleurs à profusion, fanées aussitôt qu'écloses, dans l'enchevêtrement de plantes sans nom, et le pasteur se lamentait de ce que, depuis le départ du dernier fermier, il ne pouvait plus garnir les vases de l'autel, ne fût-ce qu'aux grandes fêtes !

La maison était aussi délabrée que le verger, mais, comme lui, montrait, car les murs étaient solides, que cette misère était plus apparente que réelle et provenait du seul état d'abandon. De même qu'au presbytère, une image de la Vierge surmontait la porte, mais si effacée qu'elle semblait n'être que le fantôme de l'autre.

Lorsque le Père Sepp tourna la clé rouillée dans la serrure, le son se répercuta dans l'intérieur de la maison, et des obscurs recoins du balcon quelques oiseaux épouvantés prirent leur vol. Une fois entré, le vieux prêtre ouvrit les volets et Ulrique vit une première chambre vide, au plafond à solives et au plancher de sapin vermoulu En se penchant à la fenêtre, elle aperçut la route et la rivière qui coulait au delà. La passerelle et le crucifix semblaient à portée de la main ; cela lui fit reconnaître la Maison de la Vierge pour la vieille maison à écriteau qu'elle avait remarquée le matin de sa première sortie dans le village.

Ulrique visita nombre d'autres chambres, toutes vides, sauf quelques tables boiteuses, quelques chaises n'ayant plus que trois pieds, d'énormes poêles bleus ou verts occupant tout un coin, et un luxe à peine croyable de toiles d'araignées.

— Si vous n'avez pas peur de coucher ici toute seule, —dit le Père Sepp,—il est facile d'apporter un lit. Cela vous suffira-t-il pour quelques soirs ?

— Oui, dit Ulrique, d'un air un peu rêveur.

Et tout bas, elle ajouta, en plongeant le regard vers le verger, le jardin, et les étables en si douloureux état :

— Je crois qu'en se donnant du mal on pourrait faire quelque chose de très beau de cet endroit et être très heureux ici.

Dans la soirée, elle demanda brusquement au vieux prêtre stupéfait :

— Combien coûte une vache ?

— Entre quarante et cinquante florins, — répondit le Père Sepp. — Mais, ma chère enfant, est-ce que vous pensez à acheter une vache ?

— Non,—dit Ulrique, avec un petit rire,—mais je pensais comme c'était dommage que je ne sois pas une vertueuse paysanne et que je n'aie pas assez d'argent pour louer la ferme.

— Mais ils l'ont tous quittée en mendiants, ma chère petite.

— C'est que sans doute leurs bras travaillaient plus que leurs cerveaux. Je suis sûre, moi, que j'en pourrais faire quelque chose de bon.

— Alors, pourquoi ne le tenteriez-vous pas ? s'écria sincèrement le prêtre.

L'idée était audacieuse, l'argent manquant presque autant d'un côté que de l'autre ; mais elle était lancée et elle eut vite fait son chemin. Le lendemain, Ulrique avait fait tous ses calculs, et le Père Sepp était décidé, en allant très doucement d'abord, en se contentant de trois ou quatre vaches et d'une seule fille pour aide, à exploiter personnellement, à l'exemple de son prédécesseur, la laiterie par l'intermédiaire de l'orpheline, jusqu'à ce que celle-ci pût, sur sa part de bénéfices, prendre, comme elle s'en faisait fort, le bail à son propre compte.

Le jour même où cet arrangement fut définitif, Ulrique monta la rue du village et dépensa la plus grande partie de ses derniers florins à acheter de l'étoffe de laine noire, de la toile blanche, et un fichu de soie noire, semblable à ceux que portaient les femmes du pays. Elle se mit aussitôt au travail, passant presque les nuits, et, peu de jours après, le Père Sepp, en sortant de chez lui dans la matinée, fut surpris de voir une grande et jeune paysanne, qu'il ne reconnaissait pas pour une de ses paroissiennes, travaillant dans le jardin de la Maison de la Vierge. En s'approchant, il reconnut Ulrique.

— Puisque je dois faire la besogne d'une paysanne, —dit celle-ci,—il vaut mieux que j'en porte le costume. J'espère qu'ainsi je suis paysanne de la tête aux pieds.

Le curé la regarda, puis branla la tête. Quelque effort qu'eût fait la fille du comte Eldringen pour dissimuler, sous la grossièreté voulue de la façon, sa taille élégante, pour masquer, sous le fichu de soie, cette beauté qu'elle maudissait, il était trop évident que cet accoutrement ne faisait que la déguiser imparfaitement et qu'elle était toujours la belle comtesse. Elle seule s'imaginait le contraire et le Père Sepp crut sage de la laisser dans son erreur.

Du jour où Ulrique s'installa ainsi à la Maison de la Vierge, elle le fit sans esprit de retour et se mit résolument au travail, si nouveau pour elle, mais loin d'être au dessus de sa courageuse énergie. Tout d'abord le jardin fut débrouillé de ses mains, et le bon curé dans des corbeilles bien soignées, put puiser de quoi décorer à profusion le modeste autel de son église. Même transformation pour le verger, dont les arbres élagués, débarrassés des champignons qui, comme une lèpre, les couvraient, fournirent, aux époques de la cueillette, des moissons abondantes. De même aussi pour l'habitation. La barrière tourna sur deux gonds entiers ; les planches qui manquaient à la palissade furent remplacées ; il n'y eut plus de carreaux cassés aux fenêtres, ni de toiles d'araignées poussiéreuses dans les coins. L'allée qui conduisait de la maison à l'étable sortit de dessous les ronces, et dans l'étable, maintenant vierge d'orties et parfumée de foin nouveau, quatre vaches, puis six, puis dix ! grasses et bien soignées, formèrent, au bout d'un an, le fonds de l'établissement.

La lutte avait été rude, au début, mais le succès de la laiterie du presbytère était complet, succès qui promettait avec le temps d'éclipser même le souvenir des jours les plus glorieux du Père Martin. Après un peu plus d'un an, Ulrique commençait à entrevoir le jour où elle serait en état de devenir la véritable maîtresse de la Maison de la Vierge.

(A suivre)

LETTRE DE FRANCE

Propos en Zigzags

" Mignonne voici l'Avril "

L'AVRIL, c'est-à-dire le printemps fleurant le muguet, les giroflées et les violettes.... Mai enfin nous réchauffe. Il était temps ! ou nous doutions du renouveau, de ce renouveau qui pare de verdure tendre et légère votre beau Canada, verdure idéale de nuance que Dieu a déjà préparée sous la neige.... Ma mère la vit poindre, et m'en fait rêver.

Il y aurait de si bons amis à surprendre à Rigaud, dans ce petit coin de paysage splendide où un Lourdes suggessif et béni retentit de prières et de saints cantiques en ce mois consacré à la Vierge Immaculée !...

Il faut rester à l'attache, à la saison qui bat son plein, aux théâtres, aux concerts. Ceux-ci clôturent, mais les théâtres, au contraire, soignent leurs programmes. L'Opéra vient de reprendre "*Henri VIII*," l'admirable partition de Saint-Saëns, dont les décors avaient été brûlés et qui pour cela était restée depuis longtemps hors du répertoire.

L'Opéra-Comique, lui, joue "*Muguette*" de Ed. Missa. C'est la nouveauté à succès. Et le Français déborde chaque soir avec "*Le monde où l'on s'ennuie*" exquisement remonté, ou "*Les affaires sont les affaires*"—une cruelle pièce de Mirabeau,—ou encore avec ce petit chef-d'œuvre de Maurice Donnay que le roi Edouard VII voulut au gala qui lui fut offert : "*L'autre danger.*"

Et chez Sarah Bernhardt ?... La patronne voyage. Elle a cédé son théâtre à la Société des Grandes Auditions qui y donne "*la Damnation de Faust*," de Berlioz, mise à la scène pour le triomphe du ténor Alvarez et de celui de l'admirable Emma Calvé. Dire ce que fut la première de ces représentations est inexprimable. Toutes les notabilités de notre monde aristocratique, littéraire et artistique y étaient accourues. Et quelles toilettes ! enrichies de quelles perles et de quels diamants !—Les étoiles d'un ciel berliozien.—Ciel qui s'assombrit soudain : A la quatrième soirée, une terrible nouvelle : "Emma Calvé se meurt ! Elle avait un commencement de grippe qu'elle a voulu dissiper avec de l'aconite dont elle a exagéré la dose..."

Non, la délicate artiste n'est pas morte. Elle a repris, après une éclipse de quelques jours, son rôle de création, rôle unique qu'elle incarne avec une science et un art que peu pourront atteindre, que nulle ne surpassera jamais.

Carmen en *Marguerite !*—Oui, certes. D'ailleurs, la géniale création de Carmen par Calvé n'est qu'une résultante de sa compréhension artistique. La femme ne nous a pas livré là la note intime de son être, note bien plus douce et meilleure. J'en veux même à Chartran et à Benjamin Constant de ne nous avoir donné dans leurs beaux portraits de Calvé que l'être sphinx, campé et étrange de l'Opéra-Comique de Bizet, non la créature naturelle et charmeuse qu'ils ont dû connaître en la faisant poser et en conversant au hasard de ses poses. Qu'ils l'aient peinte en Carmen, très bien. Telle elle appartiendra à l'histoire de l'art. Mais à côté, en dehors de la rampe, elle appartiendra à la philantropie glorieuse pour sa bonté, sa simplicité à s'occuper des petits et des souffrants : n'est-elle pas la fondatrice, l'âme active et rayonnante du sanatorium qui, dans la Corrège, grave son nom au livre d'or des miséricordieux ?

Dans un interview qu'elle eut dernièrement avec un rédacteur de l'*Echo*, elle a raconté comment elle entra au théâtre. Ce fut sous l'impérieux vouloir de sa mère et parce que la pauvreté des siens lui en créait l'obligation. "On manquait de pain chez elle. Elle n'eut même pas le loisir de s'attarder au Conservatoire. Il fallait gagner tout de suite. Et après quelques leçons de Rosine Laborde, — ce professeur émérite, cette femme de cœur,—elle affronta le public. Bruxelles l'accueillit dans le *Faust* de Gounod. Mais elle était raide, figée, et elle ne savait guère que l'a, b, c, du chant. Com bien elle le sentait ? Après un premier passage à l'Opéra-Comique, en 1885, ses finances étant meilleures, vite elle s'éloigna vers l'Italie pour étudier. Elle avait un engagement pour la Scala de Milan. On l'y siffla, cruellement et justement. Alors elle connut la Duse et Salvini. Et par eux, délicats et magnifiques initiateurs, elle apprit l'art. Elle gagna ce qui la fait grande artiste aujourd'hui, en possession de toutes les cordes qu'elle nous livre...."

C'est pour Calvé la gloire, le succès. Elle doit en être heureuse.

Elle aime fort le théâtre, mais sous les feux de la rampe, elle rêve surtout du grand soleil et des paysages gracieux ou sévères de son pays d'Auvergne. Courtisée par les grands : rois, princes, savants ou artistes, elle envie les humbles amours de ses amies d'enfance : de celle-ci, mariée au receveur de l'enregistrement ; de cette autre, au médecin d'un petit bourg ; de cette troisième, épouse du notaire dont elle a de si beaux enfants ! Ah ! l'ineffable "aureas mediocritas"

Aussi, dès que ses vacances sonnent, notre grande Calvé s'enfuit à Cabrières, le château de rêves qu'elle acquit au pays, sur le revers d'un côteau couvert de bruyères. Là, elle ne vit plus en reine de théâtre, mais en femme très simple, avide de se ressaisir elle-même, et si maternelle aux petites tuberculeuses qu'elle fait soigner dans le sanatorium que lui doit création et ressources !

A Cabrières, Calvé ne chante guère que pour l'église et pour les paysans. Ceux ci l'écoutent bouche bée et ne l'applaudissent jamais : mais ils l'appellent "petite" et lui chantent à leur tour des ces vieux lieds rustiques dont la lente mélopée lui traduit en sincérité la beauté sauvage de leurs landes et de leur infinie poésie.

Lorsque parfois des parisiens passent en Corrège, ils sont gracieusement accueillis par l'aimable femme ; seulement elle les y appelle rarement et ne les retient que peu.

***

Quelle distance sépare ce caractère et cette vie d'artiste du caractère et de la vie de celle qu'au théâtre, où l'on joue *la Damnation de Faust*, on appelle plaisamment : "la patronne !" Autre grande étoile... dont la Renommée aux cents bouches claironne les triomphes en France, en Angleterre, en Amérique, sous tous les cieux,—l'unique, l'illustre tragédienne : Sarah ! Celle-ci, c'est l'actrice de race, d'instinct, de vocation, de vouloir réfléchi et irréfléchi. Elle aime les planches et elle s'y replace sans cesse jusque dans les moindres incidents de la vie quotidienne que son imagination transforme, ennoblit ou dramatise.

A l'appui d'une telle assertion, une petite anecdote entre mille. C'est un

samedi : Sarah doit dire plusieurs pièces de vers à une matinée, la dernière de la saison parisienne. A son hôtel du Boulevard Pereire tous les domestiques attendent, bâillant aux portes, guetteurs et impatients ! — L'heure fixée pour ce déjeuner a sonné depuis longtemps... et au salon une invitée attend madame,—vraiment bien inexacte !

Enfin le galop effréné d'un cheval a retenti, un coupé tourne et stoppe : c'est Sarah Bernardt : — Sarah dont la sveltesse s'enveloppe d'une superbe pelisse épaisse et souple, Sarah qui vole plus qu'elle ne marche, entre au boudoir en coup de vent et y embrasse son amie. Il faut s'excuser d'avoir fait attendre. Mais quelle voix pour dire : " Oh ! comme je vous demande pardon, ma chère Magdeleine ! " Les notes en sont fines et suaves, lentes et et pures, elles forment une harmonie qui berce et qui caresse. Aucun ressentiment n'oserait regimber.

Et l'on passe à la salle à manger. " Vite, vite à table ! ma pauvre amie, nous n'avons que vingt minutes pour luncher." D'un geste, d'une grâce exquise, l'actrice s'est déjà laissé prendre son long manteau mais elle garde sur ses cheveux d'or cuivrés la jolie toque qui projette une ombre voulue sur sa figure et sur ses yeux expressifs. Ce n'est qu'à la salle à manger qu'elle songe à se déganter : avec quel art coquet elle s'y applique ! Un art qui lui appartient en propre, qui équivaut à celui plus connu de tous ceux qui la croisent dans les salons où elle dit, et par lequel elle rejette sur ses épaules le grand renard ou le boa qui toujours y ondule, leur donnant l'ampleur et la ligne.

Ici, les deux convives se sont prestement assises.

L'argenterie étincelle. L'ameublement est d'un haut style ; et dans la vaste pièce, le premier plat servi dégage son fumet odorant,.... un peu âpre :

" C'est un plat de harengs, — les derniers de la saison—Magdeleine ! "

L'amie s'étant servie, son hôtesse prend la grande fourchette, et tout en devisant théâtres, musique, décors, voyages, elle pique un hareng.... elle en pique deux... elle en pique trois, puis quatre, cinq et six... Au septième —dernier et lamentable poisson,—sa verve tombe tout à coup, et un lourd silence pèse durant quelques secondes pour amener brusquement un tonnerre:

—Dire que, dans cette maison, il m'est impossible d'être proprement servie ! Rien que des harengs œuvés ! moi qui n'aime que les laités...

—Mais, Madame... en cette saison...

--Quoi ?.... Et, droite, tragique comme Hermione, Théodora ou Macbeth.

...Faites monter la cuisinière !

Oh ! la pauvre ! comme elle apparaît épeurée et tremblante ! Sarah n'en a cure et fulmine aussi dramatique :

—Quels poissons m'avez-vous servis ?

—Madame, au printemps...

—Taisez-vous. Je ne suis pas cuisinière ; mais si je l'étais, je saurais reconnaître des harengs laités contre des harengs œuvés. Tout au moins, dévouée à mon maître, je m'appliquerais à ne pas lui être désagréable.

Allez ! et ne recommencez plus !

Moins que cet ordre sévère ne pouvait détendre la situation. Le cordon bleu a pris *ses jambes à son cou*, murmurant toutefois : " C'est drôle que Madame ne veuille pas comprendre qu'en cette saison printannière les harengs n'ont pas de laitance..."

Bah ! la grande artiste méprise ce détail de pisciculture ! Elle a lancé sa scène, et par saute légère elle est de nouveau à son amie, à leur causerie. D'ailleurs, le second plat est un cassoulet dont elle raffole. Elle en prend trois fois.

Un cassoulet ? qu'est-ce ?—Un mélange de poitrine de mouton, de lard et d'haricots verts relevés d'épices.— Mais cela doit être horriblement lourd et indigeste ! Qu'importe ? Sarah a un estomac de fer—Si bien que, pour terminer, avant les fruits, elle se sert encore par deux fois d'un homard à l'américaine dont une portion seule ruinerait une dyspeptique. Disons aussi qu'elle sait arroser le tout de vieux vins généreux !

Cependant, à suivre cette théorie de mets légers, l'heure a fui.

Sarah le sent, se lève, reprend sa pelisse, et entraînant sa compagne : " Ouf ! ma chère, partons ! La voiture attend. J'ai peut-être dépassé les limites de l'inexactitude qui m'est permise."

Bientôt les deux amies ont brûlé la distance au pas de l'alezan trotteur et sont avenue Victoria, dans les coulisses du théâtre où les habilleuses tempêtent sous leurs airs respectueux.

—Nous attendons Madame : il n'y a plus que quelques minutes avant le lever du rideau."

Oui, la sonnette tinte et le régisseur apparaît :

" Madame, c'est à vous !

—Bien, j'y vais. Hop ! Magdeleine ! "

Cette fois, l'amie ne s'amuse plus aux airs violents ou mutins : elle recule effarée :

—Mais c'est impossible, ma chère. Depuis ce matin je vous attends, je m'attache à vos pas, comme un petit caniche, pour que nous répétions,— et mes peines ont été sans effet !

—Eh ! bien ! nous répéterons en scène.

—Ah ! non, par exemple ! Vous me demandez d'adapter à " l'Evangile " de Coppée—que je ne connais que peu ou point—" l'Angelus " de mon frère, ...d'y soutenir votre diction. Il faut que je vous entende d'abord, au moins une fois ! que nous combinions nos effets. La partie est trop grosse pour que nous la jouions sans préparation Ne risquons pas un à peu près. Nous irions à une gaffe ..

—Ta, ta, ta, Magdeleine ! Vous avez du génie pour deux, de l'habileté pour dix : Je tiendrai ma brochure très haut, vous suivrez par dessus mon épaule, et ça ira ! Du courage. Suivez-moi. Brave au feu !

—Non, non je vous en prie, retardez votre numéro, et répétons ici une seule fois !

—Point, vous dis-je : en route !

Maintenant, le signal ayant été donné, Sarah Bernardt et Magdeleine Godard—ces deux incomparables artistes—sont en scène. L'une y joue comme en état de somnambulisme, mais toutes deux y subjuguent un public surpris et ravi sous l'empire de la plus admirable combinaison artistique dont on puisse jouir : l'ineffable chrétien que Benjamin Godard exprima dans ce petit chef-d'œuvre : " l'Angelus," ne s'est-il pas adapté soudainement aux vers émus de François Coppée, à ces vers qui chantent la compatissance du Maître Jésus pour les pauvres et les humbles ?

Sous le final de Sarah soutenu des dernières notes du violon quasi idéal et céleste de Magdeleine Godard—la sœur du regretté compositeur — une fraîcheur a rayonné dans l'immense assemblée, un renouveau d'idéal a effleuré les esprits et les âmes.

" Bis ! bis ! " crie-t-on de toutes parts Mais cette fois Sarah courbera son implacable vouloir sous un vouloir plus ferme encore. " Je remercierai, dit Mlle Godard, mais je ne recommencerai pas.

Croyez-moi, Sarah, nous venons d'accomplir un tour de force artistique inouï et qu'on ne réalise pas deux fois. Laissons le public sous le charme qui nous a portées nous-mêmes et haussées..."

Chut ! mes lignes s'allongent. Que diriez-vous, Françoise, si je continuais ?

SUZANNE DE MARGUERON.

Paris, mai 1903.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

J'AI recueilli quelques traits se rapportant au roi et à la reine actuels qui sauront vous intéresser j'en suis sûre.

Edouard VII et la reine Alexandra avaient conquis l'estime et la confiance du peuple anglais bien avant leur ascension au trône. Alors qu'ils n'étaient tous deux que le Prince et la Princesse de Galles, ils étaient, nous assure-t-on, le couple le plus aimé de toute l'Angleterre, à cause de leurs sympathies et de leur charité envers les malheureux.

On sait qu'Edouard VII fut de tout temps renommé pour son affabilité et son extrême politesse. Un soir que faisant une promenade, accompagné de son chien favori, une voiture s'arrêta droit en face de lui et celui qui en descendit se heurta violemment avec le roi qui venait de son côté. Le propriétaire de la voiture laissa échapper un juron qui n'était pas précisément des plus respectueux, mais qui prouvait jusqu'à quel point le choc avait été violent. Reconnaissant aussitôt Edouard VII, sa victime se mit à lui faire d'humbles excuses.

—Pardonnez-moi, dit le roi avec une entière bonne grâce, c'est moi seul qui suis le coupable.

La taille de Sa Majesté est dans la moyenne, ce que ne nous fait pas supposer, ses photographies. Le roi se tenant toujours, comme sa position l'exige, plusieurs pieds au-dessus des autres personnages de son groupe, nous semble beaucoup plus grand qu'il n'est véritablement.

Le roi ayant depuis longtemps donné le ton quand à la mode, il est intéressant d'apprendre comment il fait faire ses achats. Il ne donne jamais un ordre pour moins de huit complets à la fois dont le coût est généralement de £8 sterling chaque. Il ne porte jamais un habit plus de trois ou quatre fois, et comme la garde-robe de Sa Majesté ne peut passer entre les mains de ses valets, on envoie ces habits au château de Marlborough rejoindre les quelque mille autres qui y sont déjà. A sa mort, il y en aura probablement toute une collection, à l'instar du roi George IV ; on vendit sa garde-robe à l'enchère et cela prit trois semaines avant de se liquider entièrement.

Tous les habits d'Edouard VII, vieux ou neufs, sont envoyés au château de Marlborough, à l'exception de ses chapeaux qui, pour une raison quelconque, sont gardés au château de Sandringham, où une pièce est spécialement emmenagée à cette fin. Plusieurs serviteurs n'ont pour unique occupation de toute l'année que le nettoyage des couvre-chefs de Sa Majesté britannique dont la quantité unie à la qualité, ferait la richesse de plus d'un magasin canadien. Les uniformes et les robes de cérémonies que le château de Marlborough renferme sont assurés pour plus de £4,000 ; ainsi, l'on peut juger ce que doit contenir de richesse toute la garde-robe royale.

Je remets à la prochaine fois le plaisir de vous parler de la reine Alexandra dont la douceur et l'aménité de caractère en ont fait l'idole de ses sujets. Je finirai cette causerie par une dernière anecdote relative au roi et qui a son côté essentiellement amusant.

Edouard VII se trouvant un jour l'invité d'un châtelain campagnard fit soudain irruption dans l'école du village au beau milieu d'une classe d'histoire d'Angleterre. Le roi s'adressant alors aux élèves leur fit la question suivante : Quels furent les souverains les plus remarquables du royaume britannique? Et ceux-ci de s'écrier :

—Le roi Alfred et la reine Victoria.

Mais un petit bonhomme de six ans à qui le maître d'école venait de souffler quelque chose, se leva soudain : —Le roi Edouard VII et la reine Alexandra, dit-il d'un air radieux.

—Très-bien, reprit le monarque, en souriant, mais qu'a fait de particulièrement frappant le roi Edouard VII ?

Le garçonnet resta silencieux quelques instants et répondit en baissant la tête, tout confus :

—Je ne sais pas, sire.

—Ne sois pas aussi désolé, mon petit ami, continua Sa Majesté, toujours souriant, je n'en sais rien moi non plus.

TANTE NINETTE.

LES JEUX D'ESPRIT

Logogriphe

J'ai six pieds, mais qu'on m'en ôte un ou trois, je suis toujours le même.

Rép.—Rocher, roc, roche.

Ont répondu : Adrienne V., Lucile, Joseph II, Nicolas, Montréal ; Adrienne, Lévis ; Corinette, Trois-Rivières ; Anémone, Arthabaska ; Joséphine et Laure, S. Anse à Gilles.

Charade

Mon premier est exeellent,
Mon second est excellent,
Mon tout est excellent.

Rép.—Bonbon.

Ont répondu : Joseph II, Nicolas, Lucile, Montréal ; Corinette, Trois-Rivières ; Anémone, Arthabaska ; Fleur-de-lys, Québec.

Problèmes amusants

Que forment au ciel les douze apôtres ?

Rép.—La douzaine.

Ont trouvé : Maurice Bauset, Ottawa ; Clairette, Lucile, Nicolas, André G., Montréal ; Lilas blanc, St-Hyacinthe ; Rose-des-bois, St-André Avelin ; Corinette, Trois-Rivières ; Laure S., Anse à Gilles.

Par quoi commence l'histoire de la Belgique ? Rép : Par un h ! !

Ont réponau : Lucile, Clairette, Nicolas, Montréal ; Fleur sauvage, Tadousac ; Anna G., Québec ; Adrien L., Josette, Ste-Anne de la Pérade.

Réponse à chercher

(Pour mes jeunes savants et savantes)

M. A. et M. B.—Vous rappelez-vous cet événement, M. A. ?

 PAGE DES ENFANTS 

—Je m'en rappelle parfaitement.

—Et vous, M. B.?

—Je m'en rappelle toutes les circonstances.

Lequel de M. A ou de M. B. a fait une faute de français et pourquoi?

Rép.: M. A. a commis une grosse faute de français. M. B., au contraire, s'est exprimé fort correctement. Tous deux cependant ont employé le verbe *se rappeler* avec le pronom *en*. Mais dans le premier cas, *en* est un régime indirect, alors que se rappeler doit se construire avec un régime direct: je me le rappelle parfaitement. Dans le second cas, le régime direct est: les circonstances; le pronom *en* est le complément de *circonstances* et non du verbe *se rappeler*. Ont répondu: Corinette, Trois-Rivières; Idola V., Québec.

Peu ont répondu à cette leçon de grammaire, c'est-à-dire qu'on ne s'est pas beaucoup donné la peine de chercher. Celles qui m'ont envoyé leurs noms n'en ont que plus de mérite et je suis heureuse de le leur dire.

TANTE NINETTE.

Petite Poste en Famille

Merci, *Belle-de-Nuit*, de l'offre que tu me fais et que j'accepte avec plaisir. Tout ce que tu feras pour le bénéfice de notre page, petite nièce, me trouvera reconnaissante. Amuse-toi bien pendant les vacances et à la fin de ton séjour à la campagne je te demanderai une courte narration de la manière dont tu auras passé ces deux mois de repos. Ce récit aura pour effet de t'exercer le style d'une manière agréable et d'intéresser tous les petits cousins et cousines qui le liront.

Fleurette, St-Jérôme, m'autoriserait-elle à donner son nom de famille à Belle-de-Nuit qui me l'a demandé?

—Comment qu'il s'appelle, dis, ton petit frère?

—Je n'ai pas de petit frère!

—Et de petite sœur?

—Non plus.

—Tiens!... qui que tu bats, alors?

La Récréation en Famille

FAIRE VOLER EN L'AIR UNE CARTE À JOUER

Prenez un crayon, et à 5 centimètres environ du bout non taillé traversez-le par une épingle, que vous y enfoncerez facilement à l'aide d'un marteau, puis coupez avec des tenailles la pointe de l'épingle. Les épingles en acier se cassent sans tenailles.

Enfoncez une autre épingle sur la base d'une bobine en bois de 4 centimètres de hauteur et avec des tenailles coupez le haut de l'épingle de façon à ne laisser qu'une tige de 1 centimètre de longueur.

Découpez un trou rond au centre d'une carte à jouer, de façon que le crayon puisse entrer facilement. Percez à côté un autre petit trou pour le passage du morceau d'épingle enfoncé dans la bobine. Il ne vous reste plus qu'à plier légèrement les quatre coins de la carte en abaissant les deux bords AA et en relevant les deux bords BB.

Tenez verticalement le crayon de la main gauche, placée au-dessous de l'épingle, enfilez l'autre bout du crayon dans la bobine, autour de laquelle vous enroulez une ficelle, comme sur une toupie.

Posez la carte à plat sur la bobine, le bout du crayon passant par le trou central de la carte et le morceau d'épingle traversant le petit trou. Tirez vivement la ficelle, vous ferez tourner ainsi rapidement la bobine, et par suite la carte, qui s'élèvera gracieusement en l'air à une très grande hauteur.

Notre inimitable ami Babylas monte un jour en wagon à la gare du Nord, s'installe confortablement dans un coin, puis appelle un employé et lui dit:

—Mon ami, je compte sur vous, n'est-ce pas, pour me réveiller à Londres! !...

En jouant, le petit Paul s'est donné au front un coup dont la place noircit à vue d'œil.

—C'est moi, s'écrie-t-il, qui ne voudrais pas être nègre! Ça fait déjà si mal d'avoir un tout tout petit bout de peau noire....

VARIETE

Quel est le sens de l'expression: *faire des châteaux en Espagne*, et quelle est l'origine?

Faire des châteaux en Espagne, signifie former de beaux projets qui ne reposent sur rien de réel.

On a expliqué de diverses manières l'origine de cette locution En voici une qui nous paraît assez plausible. On sait que les Arabes commencèrent à envahir l'Espagne dès le commencement du VIIIème siècle. Ils s'établirent solidement dans le sud de la péninsule et de là firent des incursions de tous les côtés. Pour qu'ils n'eussent pas de points d'appui dans les régions qu'ils envahissaient ainsi, on décida de ne plus construire de châteaux forts. Une construction de ce genre paraissait en effet une entreprise chimérique, puisqu'elle ne devait profiter qu'à l'ennemi. De là, sans doute, le sens attribué à l'expression de "faire des châteaux d'Espagne" qui est d'ailleurs très usité. On connaît les vers de Lafontaine, dans la morale de la fable de "Perrette et le pot au lait:"

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait château en Espagne?

L'année même où éclatait la Révolution française (1789) le poète comique Colin d'Harleville (1755-1806) donnait une comédie intitulée "Les châteaux en Espagne" qui eut beaucoup de succès.

Un petit parisien, dont la mère est née à Montréal visitait l'Exposition. On lui demanda ce que produisait le Canada:—Des pommes et des bonnes mères, dit-il.

HECTOR FABRE.

***

Tous les grands hommes sont magnanimes. Tous les esprits supérieurs ont des vues nobles et larges.

EDMOND LAREAU.

Bloc-Notes

QUELQUES journaux montréalais ont critiqué très sévèrement l'inscription commémorative de la nouvelle chapelle du monastère des Ursulines de Québec. Je regrette d'avoir eu à constater qu'ils ont raison et que le texte de cette inscription est le plus sot que l'imagination puisse rêver.

Il m'a été impossible de découvrir le nom d'auteur de cette bévue monumentale, c'est le cas de le dire ; je comprends que, pour une fois, sa modestie l'ait servi en préférant l'incognito à la publicité. Si elle l'eut inspiré plus tôt, au moment de la rédaction du chef-d'œuvre, nous aurions l'occasion de lui en être plus reconnaissants encore.

Quoi qu'il en soit, je tiens à déclarer, en ma qualité d'ancienne élève des Ursulines, que les religieuses de cette institution ne sont pour rien dans la composition de l'inscription ; les témoignages de bon goût et de bon sens littéraire dont on a toujours fait preuve au vieux monastère sont là pour l'attester d'abord, et il m'a été facile ensuite de me rendre compte que la pierre commémorative, telle qu'elle existe aujourd'hui, a été plutôt *imposée* qu'acceptée de bon gré.

Les élèves des Ursulines, qui n'ont pas encore fait le vœu de la soumission jusqu'à l'héroïsme, protesteront de toutes leurs forces contre cette inscription qui est de nature à faire déprécier la première institution de notre pays, aux yeux de ceux qui ne connaissent pas ses mérites et sa valeur.

***

Félicitations aux académies tenues par madame Marchand et mademoiselle Ida Labelle pour le bon résultat de leurs séances de fin d'année. Le nombre toujours croissant des élèves qui fréquentent ces institutions est bien la meilleure garantie des avantages réels et pratiques de leurs cours. J'en suis enchantée, pour ma part ; rien de m'intéresse plus que la cause de toute femme faisant le coup de feu à la grande bataille de la vie, et je suis charmée de constater non seulement quels succès elle y remporte, mais aussi de quelle grande utilité elle peut être à son pays. Ce qui est également réconfortant d'observer, c'est cette fièvre du mieux qui règne parmi les militantes de l'éducation. On sent le souffle du bon esprit qui les anime, qui les pousse en avant et qui les fait se dépenser, sans compter, pour la plus noble et la plus grande des causes.

Mlle Lanctôt tient aussi à donner à ses distributions de prix un cachet tout particulier, dont ses élèves doivent lui savoir gré. Parmi les nombreux et superbes livres distribués aux plus méritantes, il a été remarqué, avec plaisir, l'intelligence qui a présidé à leur choix, le soin scrupuleux dans la désignation des auteurs et le souci de procurer aux heureuses lauréates une lecture sérieuse, aussi intéressante qu'instructive. Bravo !

***

Berthier-en-haut.—Votre article est fort intéressant. Il sera publié aussitôt que possible ; il y a déjà tant de manuscrits en souffrance dans les casiers ! Il faut n'écrire que sur un côté du papier.

***

Nous avons le plaisir de la visite dans nos bureaux, d'une abonnée de Salt Lake City, Mme E. Roy, venue du pays des Mormons, avec ses deux enfants, pour célébrer avec ses compatriotes la Saint-Jean-Baptiste au Canada. Nous souhaitons à madame Roy, à la petite Monique et au baby Françoise, que rien ne vienne troubler le bonheur de leur séjour au pays.

***

Justin.—La modestie de la directrice lui défend de publier la poésie que vous lui avez dédiée. Entre nous, je crois que la véritable raison, c'est qu'elle est *mal faite*, votre piece de vers, mon pauvre Justin.

***

A lire, la touchante historiette du capitaine Chartrand, *Le chien du soldat.*

FRANÇOISE,

A travers les livres

Cœurs et Hommes de Cœur, par Antoine Pelletier. (Conférences, silhouettes, Nouvelles, Poésies.) Illustrations par la mère de l'auteur. Editeur : G. A. Dumont, libraire, 1826 rue Sainte-Catherine, Montréal.

C'est un volume qui nous est annoncé depuis longtemps et dont le pub ic verra avec plaisir l'éclosion. Il prouvera surabondamment ceci : c'est qu'il se trouve parmi nos *jeunes*, des volontés studieuses, intelligentes et pleines de courage qui feront de bonnes choses dans la vie. Ainsi que son titre l'annonce, il y est beaucoup traité du cœur dans ce gentil recueil, et certes, je ne vois pas que cela puisse être désagréable à qui que ce soit. Qu'exige-t-on dans le monde de plus qu'un homme de cœur, c'est-à-dire d'honneur, de devoir et de mérite ? " Aimez, dit saint Augustin, et faites ce que vous voudrez." Et l'amour, c'est-à-dire le cœur, inspire de beaux vers à M. Antonio Pelletier, aussi bien que de hautes aspirations et de nobles sentiments.

Avant de terminer, cependant, cette esquisse rapide de *Cœurs* et *Homme de Cœur*, que l'espace et le temps me forcent à rendre trop courte, je ne puis m'empêcher de citer trois lignes de l'auteur dont je désirerais faire le thème des méditations de nos étudiants.

Les voici : " La littérature ne prend pas les heures utiles de l'étudiant..... Je ne crains pas d'ajouter que la culture des lettres est une sauvegarde, durant la vie universitaire, comme l'amitié ou l'amour d'une honnête fille."

L'auteur, en véritable artiste qu'il est, a soigné la toilette de son premier livre, et, les yeux verront beau aussi bien que l'esprit. Une mère, que je devine charmante et douce, a illustré, avec un bonheur ému, j'en suis sûre, les œuvres de son fils et je ne sais plus bien lequel je dois féliciter davantage : la mère d'un tel fils ou le fils d'une telle mère.

Ce livre est en vente dans toutes les librairies et chez l'auteur lui-même, No. 318a rue Lagauchetière, Montréal.

***

Poésies nouvelles et diverses poésies fugitives, par Urbain Rustique.

J'avoue humblement que je suis un pauvre juge dans les poèmes héroï-comiques ; je suspendrai donc mon jugement sur celui-ci et me contenterai de citer l'opinion écrite, relativement à l'œuvre d'Urbain Rustique, par un éminent professeur et critique parisien, Vincent Charbonneau. Ces lignes sont adressées à l'auteur :

" J'ai lu vos " poésies nouvelles " avec intérêt, je les ai relues avec plaisir et je me délecte à une troisième lecture ; car il est des œuvres qui, lues et relues, offrent de plus en plus d'attrait : ce sont celles où le brillant trompe-l'œil d'un verbiage vain ne dissimule pas le creux, le vide de l'idée. Quel naturel ! sans vous accuser de naturalisme ; quelles hardiesses ! sans vous taxer de romantisme ; quelle correction ! sans voir en vous un puritain du classicisme.

"Votre " Taupinade " procède, avec une note bien personnelle, du " Lutrin " de Boileau et du " Jocelyn " de Lamartine et ne souffre point de la comparaison avec ces chefs-d'œuvre. Et dans vos " Poésies fugitives " quelle variété de ton, quelle originalité, quel brio ! "

Si ces compliments flatteurs — oh ! combien — sont sincères, s'ils n'ont pas été écrits pour se moquer de nous, j'estime que la réputation littéraire d'Urbain Rustique n'a plus rien à envier aux gloires de la littérature française.

Les Poésies nouvelles sont en vente chez M. St-Jean, libraire à Saint-Hyacinthe.

FRANÇOISE.

JOSEPH NOLIN
Chirurgien-Dentiste

531a RUE SAINT-DENIS

MONTREAL

CORS-VERRUES-DURILLONS

"ANTIKOR-LAURENCE"

Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les **Cors, Verrues et Durillons**
Energique, Inoffensif et Garanti.
EN VENTE PARTOUT
Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**
A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

UNE FEMME SAGE



devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à son sexe afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer **GRATUITEMENT** à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un

LIVRE REMPLI DE BON SENS

écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.

ECRIVEZ-MOI AUJOURD'HUI.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montréal

CORSETS
DERNIERS MODELES



Importés directement et vendus à des prix modérés. Choix varié. Réparations de corsets faits avec soin. Fournitures, telles que : baleines, aciers de côté, etc., à bon marché.
C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine
2me porte de la rue St-Hubert

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le printemps est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens
212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie
Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

CREME GERMANDREE

Pour la beauté et l'Hygiène du teint . . . .

EN POUDRE ET EN FEUILLES

Secret de beauté d'un Parfum idéal, d'une adhérence absolue, salutaire et discrète . . . .

A VENDRE

Chez tous les PHARMACIENS

Peinture préparée

Pour en dedans et en dehors, **PEINTURE A PLANCHER**, en petite ou grande quantité, à volonté, **VERNIS**, etc.

Outils de jardins de toutes sortes.

L. J. A. Surveyer
6 RUE ST-LAURENT

MONTREAL

Manuel du Journal des Demoiselles

9e édition, considérablement augmentée

Méthodes pour les principaux travaux de dames

Impressions sur étoffes.—Marques du linge.
Manière de relever et agrandir les patrons
Tapisserie.—Tricot.—Crochet.—Filet.—Dentelles.
Macremé.—Augmenté de la Dentelle au fuseau,
Des renseignements très détaillés sur la manière de peindre sur toile gobelin, sur satin, sur velours, sur drap ainsi que la Peinture au Vernis Martin, l'enluminure, la Photominiature, etc.

Orne de 500 figures et vignettes

Prix du volume : Broché, Paris 3 fr. Département et Etranger, 3 fr. 75.

Envoyer un mandat de poste à
M. R. Thiéry, 14, rue Drouot

Richard

PHOTORAPHE
COIN
STE-CATHERINE
ET
ST-HUBERT
MONTREAL

DERNIERES NOUVEAUTES EN PHOTOGRAPHIES



Spécialiste :
BEAUMIER
Médecin et Opticien
A l'Institut d'Optique



EXAMEN des Yeux **GRATIS**

1854 Ste-Catherine, Coin Cadieux **Montréal**

Est le meilleur de Montréal comme Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

AVIS.—MEFIEZ-VOUS ! pas d'agents solliciteurs à domicile pour notre Maison établie et responsable.

LIBRAIRIE
C. O. Beauchemin & Fils
A responsabilité limitée.

250 RUE ST-PAUL, MONTREAL

NOUVEAUTES

L'OUBLIE, roman canadien, par Laure Conan, Illustrations de M. Antigna, 1 vol. in 12, couverture illustre 0.75
SIR WILFRID LAURIER, Premier Ministre du Canada, par Henri Moreau, rédacteur au journal "Le Matin" de Paris, 1 vol. avec portrait 0.70
LETTRE SUR L'ILE D'ANTICOSTI A l'honorable Marc Aurèle Plamondon, par Mgr. Guay, 1 vol. in 8........................ 1.50
LE RAYON. Scènes évangéliques, par M. R. Moulaur, 1, vol. in 12........................ 0.85
ARTICLES ET ETUDES, par l'abbé Elie J. Auclair, 1 vol. in 12 .... 0.75
CONTEURS CANADIENS FRANÇAIS du 19me siècle, par E. Z. Massicotte, 24 contes, 16 auteurs portraits dessinés par Edmond J. Massicotte, 1 vol. in 8 0.30
LA RECREATION en famille, Illustré de 185 figures en noir et de planches, hors texte en couleur, 1 vol. in 12, relié 1.0